

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE CYCLOPE,

Je tenaille, je cisaille, je taille et je retaille.

L. P. NORMAND, Propriétaire.

## FEUILLETON

DU

## CYCLOPE.

LAURA HIRMANN

OU

LES BRIGANDS DU HARTZWALD

### AVERTISSEMENT.

Cher et bienveillant lecteur, je vais tout simplement vous raconter une de ces histoires du bon vieux temps, avec lesquelles, au foyer de la famille, on a maintes fois bercé notre enfance; une de ces histoires qui ont, par l'étonnement et l'épouvante, captivé l'avidité curieuse de notre jeune âme, et endormi nos premiers chagrins; un de ces petits drames, en un mot, dont les héros et les événements, tranchant sur le fond uniforme et vulgaire de la vie de chaque jour, ont bien souvent alors glissé jusque dans les agitations de notre sommeil leurs effroyables apparitions. Si, du reste, parvenu à l'âge d'homme, il vous est quelques fois arrivé d'appliquer vos méditations à la recherche des causes des entraînements les plus naturels à l'esprit humain, vous n'ignorez pas que, jeune ou vieux, sérieux ou frivole, cet esprit singulier dévore avec une sorte de passion délirante l'appât toujours renfermé pour ses appétits insatiables dans les mystères et les surprises de toute espèce. Depuis Homère jusqu'à l'Arnos- te et au Tasse, depuis Ossian jusqu'à Goëthe, depuis Shakespeare jusqu'à Walter Scott, depuis les *Mille et une nuits* jusqu'aux rêveries fantastiques d'Hoffman, et au roman que vous composez peut-être en ce moment cher lecteur, l'extraordinaire et l'imprévu ont constamment eu, dans le domaine de l'imagination des peuples, le rôle que joue la loi de l'attraction dans l'ordre physique de la nature: chaque mot de la langue écrite ou parlée de l'humanité

leur doit le poids avec lequel il tombe et retentit dans la sensibilité de notre âme. Aussi passez vous, ainsi que moi, j'en suis bien sûr, quelques unes des meilleurs heures de la vie à rouvrir, avec une sensation délicate durant les longues soirées d'hiver, les pages d'un de ces merveilleux récits qui nous transportent ému de pitié ou ravi d'extase ou tremblant et effaré de peur, dans ses péripéties étranges, et gardez-vous bien de rengir de ce plaisir si innocemment goûté! Souvenez vous de celui que notre fabuliste, ce philosophe naïf et profond, eût si volontiers pris à se faire conter les aventures de Peau d'Ane. Celles que vous allez lire visent à un but tout aussi moral sans doute que ce conte de Perrault; mais ne trouvez pas mauvais qu'elles soient d'une teinte plus rembrunie. Plusieurs des figures qui vont être mises sous vos yeux ne seraient point déplacées à côté de celles de Barbe Bleue et de l'ogre du petit Poucet. Si, par moment, elles font passer des frissons de terreur sur les fibres les moins délicates de votre cœur, accusez-en, non mes intentions, non mon amour de la fiction, mais la vérité, cette muse austère et impérieuse, qui n'impose le devoir de rien altérer de la nature et des détails des événements dont je vais être le scrupuleux historien; car j'ai à cœur de vous assurer que mon récit, quoique traversé de situations peu communes, appartient tout entier à la réalité des choses de ce monde.

### LA MAISON DU BUCHERON.

Au mois de décembre de l'année 1749, un voyageur, faisant route tout seul et à pied dans le Hartwald (forêt du Hartz,) en traversait, vers la fin du jour, une des parties les plus désertes, située au sud de la principauté de Grubenhagen: c'était un jeune homme de vingt cinq ans environ, dont le costume et la physionomie n'eussent point manqué d'attirer l'attention de ceux qui se fussent rencontrés sur ses pas. Vêtu d'un jus-

taucorp étroit et court, sous lequel se dessinait une taille souple et vigoureuse, chaussé de forts souliers capables de résister aux fatigues d'une longue marche, et que surmontaient des guêtres de cuir dont ses jambes étaient couvertes jusqu'aux genoux; enfin, coiffé d'une espèce de toque en fourrure de martre, il complétait l'aspect assez pittoresque de sa personne par un fusil de chasse à deux coups, qu'il portait négligemment sur son épaule. Un fusil double était à cette époque une arme de luxe, et pouvait bien indiquer que notre inconnu appartenait à quelque classe privilégiée de la société allemande: il eût suffi, du reste, pour donner à cette opinion un fondement plus solide, de jeter un simple coup d'œil sur l'aisance et la distinction de sa tournure ainsi que sur la noble expression de ses traits. Mais ce qu'il y avait en lui de plus remarquable, c'était la tristesse ou plutôt la rêverie profonde à laquelle il semblait livré. De temps en temps il interrompait sa marche en poussant un soupir, promenait autour de lui ses regards et passait la main sur son front pensif, comme s'il se fût appliqué à chercher dans ses souvenirs la reconnaissance des lieux qu'il parcourait: puis laissant retomber sa tête sur sa poitrine, il s'enfonçait de nouveau à travers les chemins solitaires et sombres qui s'offraient à sa vue.

On sait que la forêt Hercynienne où du Hartz, connue du temps de Jules César sous le nom de forêt de Bacenis, mesurait alors sa longueur sur neuf jours de marche, et sa largeur sur six jours; il s'en fallait de beaucoup qu'elle eût, il y a un siècle, des limites aussi reculées; mais elle ne présentait pas moins un spectacle à la fois triste et majestueux par la hauteur de ses montagnes, par la profondeur de ses vallées obscures, et surtout par la lumière toujours voilée qui y pénétrait à peine entre les rangs serrés de gigantesques sapins, de hêtres et de chênes énormes. La nuit surprit le jeune homme sous cette immense voûte de rameaux

Comme il atteignait le pied d'une montagne qu'il s'appretait à gravir, il devenait pressant pour lui de trouver un gîte. Un vent impétueux du nord lui fouettait depuis un instant le visage, en lui apportant avec des sifflements aigus les premiers flocon d'une neige épaisse dont le ciel était plein. Il comprit que c'était là le présage d'un ouragan terrible qui pouvait durer jusqu'au jour. Il craignait d'avoir peut-être à s'avancer longtemps encore au hasard avant de rencontrer une habitation, lorsque la chaumière d'un bucheron lui apparut à dix pas de lui sur le bord de la route.

(A continuer)

LE CYCLOPE

QUÉBEC, 8 NOVEMBRE 1865.

Ce que pensent les Rédacteurs du "Cyclope" de la politique du jour.

Un prospectus est toujours menteur, et le rédacteur qui, dans un éditorial pé-niblement élaboré parle de patriotisme, d'amour du pays, de principes, de maximes et de sentences politiques, n'est a tout prendre qu'un Arlequin qui se pare de paillettes et de fausses pièces, et qui se moque impunément du public. Le fauteuil éditorial est un meuble que les propriétaires de journaux vendent à l'enclume. Nous sommes à une époque de déplorable stérilité; de principes, les journalistes n'en ont pas; de patriotisme encore moins—et d'idées, pas du tout. Les Câtons sont rares par le temps qui court, et la vertu est une chose inconnue aux Aristarques de la presse. Leur phraséologie est belle, ronflante, mais malheureusement c'est un manteau d'em-prunt qui cache bien mal leur sécheresse d'idées. Quand il fait beau, ils voient des tempête partout, et quand il fait mauvais, tout leur sourit; il font des articles de trois colonnes pour une élection gagnée ou perdue. Celui-ci voit l'horizon en noir—il a des idées sombres, lugubres,—l'autre est radieux; l'un jette une larme amère sur la confédération qui s'en va, l'autre pompe les annonces du gouvernement, et s'emplit le gousset. Le *Pays* hésite, l'*Union* n'oublie jamais de mettre aux yeux de ses lecteurs la réclame abrécadabrante de ses dix mille abonnés, le *Canadien* désespère, le *Journal* grogne, et l'*Ordre* et le *Courrier du Canada* se contentent de passer inaperçus. Pour dissiper ce *Spleen* qui pèse sur eux, le *Pays* parle de temps en temps d'annexion, le *Journal* lui envoie

courrier par courrier une riposte foudroyante. Le *Pays* essaye d'engager le feu sur tout la ligne a propos de l'éternelle question de la peine de mort; la *Minerve* entasse plusieurs arguments les uns sur les autres, M. Cauchon hurle un peu et tout est dit.

Pendant ce temps M. Cartier voyage et fait des pieds de nez à ses confrères. M. McDonald prononce des *Speeches* et Narcisse Fortunat trône paisiblement au haut bout de la crèche ministérielle.

Quant à nous, tout en respectant leurs opinions et leurs principes, si on peut appeler des opinions et des principes, leur verbiage tri-hebdomadaire, nous nous permettrons de rire un peu de tout, même d'eux autres. En politique nous n'avons pas d'opinion, ce qui vaut a peu près la même chose que d'en avoir. Nous ne sommes pas hommes à nous jeter dans le gouffre comme Curtius, et nous croyons que peu de gens le feraient de ce temps-ci. Nous ne sommes enthousiasmé d'aucun homme ni d'aucun principe, pensant que la meilleure chose à faire est de rire. La confédération, la Rép. by. pop. la Fédération des Provinces, ont été trop discutées, trop rossassées par les Richelieu du jour—ces questions sont de vieilles guenilles qu'il faut jeter au panier au plus vite—Nous ne pensons qu'une chose—C'est que M. Cartier est un bon hâbleur qui a droit de se rire de M. Brown, du Parlement, de la presse et du pays.

TABLETTES.

Nos tiroirs regorgent de paperasses, de manuscrits dus à la plume pleine de verve de nos collaborateurs. Nous voyons entre autres "Les Bâtards de l'Enfer" article politique que le "Cyclope" s'est procuré d'un écrivain qui a ses petites entrées dans les salons officiels. Pour aujourd'hui les collaborateurs du "Cyclope" se contentent de tancer les trois personnages de la *Scie Illustrée*; figures éternellement bouffonnes et burlesques.

Nous prions nos lecteurs de ne pas trop s'ennuyer en présence de ces trois types de ridicules écrivailleurs.

En passant nous nous permettons de faire remarquer—simple orgueil de prosa-teur—que le "Cyclope" sera un journal littéraire en même temps que satirique. En disant littéraire nous ne voulons pas dire que notre prose sera irréprochable, mais nous voulons insinuer qu'elle sera supérieure à celle de la *Scie Illustrée*, véritable pot-pourri d'expressions vulgaires et d'images algonquines. Notre but, c'est de plaire aux lecteurs et de l'amuser et non pas de traîner dans l'égoût les réputations des citoyens respectables.

Pardonnez lui car.....

Nous avons l'honneur de vous présenter M. Adolphe Guérard.

Figure grimaçante et mutilée, yeux incertains, front déprimé, barbe sans couleur précise, rides précoces—mal taillé dans sa personne—air béniin—voilà l'homme.

Entrez dans la galerie que nous vous ouvrons, lecteurs; et nous allons vous tracer une courte, mais instruisante esquisse.

\* \* \*

Adolphe a eu une jeunesse orageuse.

Sans doute c'est à cette jeunesse accidentée qu'il faut remonter pour retrouver les causes obscures de ses rhumatismes.

Adolphe est maintenant un vieux garçon, sur le retour qui a six fois essayé de se marier, mais qui a été éconduit à toutes les fois.

Adolphe dans toutes les familles où il a pénétré n'a pu briller, à cause sans doute de cette réputation louche et douteuse que ses écarts de jeunesse lui ont donnée.

Adolphe s'est jeté tête baissée dans les affaires et est devenu éditeur de journal.

\* \* \*

Il vivotte sur les produits de sa feuille; le reste il donne à sa famille le soin de le faire.

Le *far niente* a toujours été son fort, son élément, et son vieux père, indigné d'une paresse aussi inintelligente, lui a donné souvent de rudes semonces.

Adolphe ménage la sévérité paternelle et voit dans son père un bâton de vieillesse.

Il dit à qui veut l'entendre que ça vaut une place au Gouvernement.

\* \* \*

Adolphe a des passions.

Dans les temps de recette, il organise des parties fines et amène au bureau de rédaction—boudoir improvisé—deux ou trois de ces \* \* \* \* \* —Lais du demi-monde, et se livre à ses passions don juanesques.

Alors M. Côté baille largement, la tro-gue sordide de M. de (?) Varro s'épanouit et Adolphe fait une grimace gracieuse.

\* \* \*

Adolphe est malpropre.

Il menace de devenir le Chodruc Duclos ou ce qui est la même chose—le Gros-perrin de la cité de Québec. Cette mal-propreté devient quelquefois si révoltante chez lui que Mr. Côté lui donne le conseil bienveillant de se brosser pour faire honneur à la société.

Ses habits exhalent des odeurs équivoques, ce qui indigné Mr. De? Varro.

C'est au point que l'autre jour un marguillier disait à l'un de ses confrères en montrant Adolphe:

Voilà un homme qui ne mourra pas en bonne odeur.

Ce qui prouve que les marguilliers ont de l'esprit quelquefois.

Adolphe à de la dignité.

Mais hélas ! tout homme doit subir les petites misères de la vie humaine.

Quand Adolphe passe dans une rue les gamins se le montrent du doigt et l'on va jusqu'à dire que la marmaille lui a jeté des pierres un jour.

Mais ces bruits sont faux, il faut le croire—la dignité personnelle d'Adolphe est à l'abri de ces calomnies.

Quand à nous, nous lui souhaitons tout le bonheur possible dans la noble carrière qu'il s'est faite.

TURLUPIN.

Deux personnages qui se valent.

Vanitas Vanitatum.....

Voyez-vous cet homme taillé en angles abrupts, gros, court, trapu, d'une figure bouffonne, qui marche avec toute la dignité d'un Malgache ou avec tout le chic d'un Malabarien.

Il y a des noms lecteurs, qui inspirent le dégoût.....mais passons.

Cet homme, c'est M. de (?) Varro.

L'origine de M. de (?) Varro est obscure ; il dit qu'il est Français et qu'il a fait un semblant d'études au collège de St. Cyr ; mais comme il nous importe peu de ce que ce Monsieur a fait ou a pu faire, passons sur sa première jeunesse.

M. de (?) Varro a des prétentions énormes, gigantesques, et parmi ces prétentions, il en est plusieurs qu'il importe aux lecteurs de connaître.

M. de (?) Varro, est en amour un Lovelace expérimenté.

Mais, qu'il nous permette de le dire, nous avons peine à croire que Cupidon, ce charmant joufflu, puisse avoir des relations intimes avec ce personnage vulgaire, et bien plus encore que ce dieu aux fesses potelées embrasse de ses lèvres roses la trogne rebarbative de M. de (?) Varro.

Notre ami prétend à l'esprit.

Un jour pris d'amour pour la phrénologie il va trouver un célèbre docteur de cette cité.

Le docteur, promenant ses doigts de la nuque au haut de l'occiput et du haut de l'occiput à l'os frontal de notre ami, fut obligé de déclarer qu'il n'avait touché aucune bosse d'esprit, qu'il n'avait remarqué aucun signe d'intelligence.

Ce qui explique la haine de M. de (?) Varro contre M. Brennan.

M. de (?) Varro, dit M. Brennan, a une tête ordinaire, et l'esprit est un hôte inconnu sous ce crâne inoffensif.

Une chose qui est remarquée de tous les amis de notre ami, c'est le peu de respect que M. de (?) Varro porte à la langue française. Pour un professeur, allons donc.

Et cependant il la fouette, il la flagelle, il la torture tellement que cette pauvre

langue ne se reconnaît plus elle-même sous les coups répétés de ce barbare.

M. de (?) Varro a beaucoup d'opinions sur la morale, sur la religion, et sur la vertu, mais comme le *Cyclope* n'est pas un journal qui censure les idées et les opinions de qui que ce soit, il se taira là-dessus.

D'ailleurs le journal est partisan du libre arbitre.

Personne n'a jamais pris M. de (?) Varro au sérieux, ses principes changent du jour au lendemain, selon le cours des événements. M. de (?) Varro n'a fait que deux choses dans sa vie ; braillier à tout propos et faire des dettes.

D'ailleurs nous l'estimons du fond du cœur, et nous lui souhaitons d'être à l'abri de toute chose, même de ses créanciers.

Le royaume des cieux est à eux.....

M. J. B. Côté est un bon sculpteur, mais hélas, c'est loin d'être un artiste ; l'inspiration lui manque.

M. Côté est une caboche énorme, épouvantable,—une tête rare.

L'esprit est rare chez M. Côté, et il a beau tâter sa pauvre cervelle, il n'en peut rien sortir.

Bu outre M. Côté est une *Sera* vivante ; rien qu'à l'entendre on grince des dents.

Cependant nous ne savons plus dans quelle circonstance, un jour M. Côté eût de l'esprit.

Son crâne étonné d'un tel prodige, frissonna.

Depuis, M. Côté est resté *Jack Siffieux* comme avant, pauvre en esprit, et riche en bêtise. Cependant nous estimons en lui d'être inoffensif et la candeur de l'âme et pour cela nous voulons bien lui donner un conseil.

M. Côté, de respectable et honnête citoyen que vous étiez avant, vous êtes devenu un être sans considération et sans valeur et cela par votre faute. Rendu à un âge où l'on doit être devenu un peu sérieux, ce semble, vous avez commencé une entreprise ridicule qui peut périodiser à la première crise venue. Dans une feuille de chou, vous attaquez l'honneur des citoyens, et vous n'avez pas même de respect pour l'honneur des familles. M. Côté, croyez nous, votre idée est mauvaise et si vous aviez l'esprit de bien envisager votre position, vous vous retireriez vite de ce guépier.

Cela vaut la peine de réfléchir, n'est-ce pas ?

Adieu à l'été-Bucolique.

Mânes de Virgile, de Théocrite, et de Racan, vous avez dû frémir de joie et d'orgueil. Maintenant l'écho des bois peut redire au loin le doux nom d'Amarillis. Théocrite dans ses idylles et Racan dans ses poésies pastorales ont trou-

vé leur rival, leur maître. Inclignons-nous devant un chef-d'œuvre nouveau, joyau de la littérature canadienne. Tyfère et Mélibée doivent rester muets devant "Les adieux à l'été" sortis de la plume féconde de M. J. B. Côté, notre contemporain.

Lisons :

"La disparition des mouches de nos maisons est d'un sinistre augure. Dieu que c'est ennuyant l'hiver ! que j'aime l'été, que j'aime cette saison où les grenouilles commencent à dire leur charà monotone, que j'aime à la campagne entendre le chant matinal du coq, cherchant sa nourriture sur un fumier à la porte des granges."

Suspendons un moment l'élan de notre admiration pour bien saisir ce qu'il y a de douce poésie dans "le croassement des grenouilles dans les marais et dans le chant du coq sur un fumier à la porte des Granges ?"

Ici, lecteurs, prenez un flacon de Baume de Mille Fleurs, de Patchouli, ou d'huile de Palma-Christi, et respirez largement.

Continuons :

"Adieu Picnics au lac de Beauport, lacs aux cités pittoresques et ombragés de vastes labyrinthes de feuillages où la méditation peut se dérober à tous les regards ainsi qu'un oiseau dans son nid rien ne manque à ce lac magnifique et leste comme un écurouil tu sautes dans une embarcation en chantant une chanson soit de Dupont ou de Béranger, tu te transportes vers l'un de ces côteaux, couronnés d'arbres aux feuillages touffus à l'ombre desquels tu dévores un morceau de jambon en buvant une rasade de bière, puis mollement étendu sur le gazon et n'entendant plus que le murmure du vent à travers les feuilles légèrement agitées, tu tendors d'un sommeil paisible.

Reposez-vous un instant, la phrase est longue, mais elle est belle et bien orthographiée.

"Côté chante Philis, les bergers et les bois."

L'auteur continue sur ce ton la longueur de deux colonnes, et après avoir versé quelques larmes amères sur l'été qui s'en va, il parle des skating Rink, et décrit les plaisirs des patineurs, leurs mille évolutions sur le glaciarium. Il finit par cette spirituelle plaisanterie :

"C'est singulier que personne n'ait eu l'idée de construire un Rink dans le courant de l'été, pourtant celui-là eût été certain de faire un beau bénéfice."

O esprit, où vas-tu te nicher ?

Dans la tête de M. Côté se croisent les mots les plus fantastique et les ex-

pressions les plus bizarres. Don Quichotte nouveau, il galope à franc-étrier dans le pays des rêves et des fantasmagories. Il compare les jeunes filles à des fleurs enchantées, et les mouvements d'une nymphe timide lui paraissent parfumés d'une admirable grâce. Quand donc, vieux Trissotin que vous êtes, cette mauvaise manie de faire du mauvais style va-t-elle finir chez vous? Vous devriez comprendre que le ridicule est un lourd fardeau.

Le *Canadien* de la semaine dernière apprenait à ses lecteurs que M. Larivée avait obtenu un diplôme de seconde classe à l'école militaire de cette ville après avoir subi, devant Lord Russell un examen des plus brillants. Nous ne b'âmons pas le *Canadien* d'avoir reproduit et donné publicité à ce mensonge que M. Larivée lui même avait cru devoir lui adresser sous forme de communiqué! afin de satisfaire ce besoin d'éloges qui le caractérise et le rend insupportable à ceux que la fatalité met en rapport avec lui. Il est reconnu par les élèves de l'École Militaire qu'il doit son diplôme à la pitié qu'il a su inspirer à Lord Russell, puis qu'il a commis douze fautes graves dans son examen d'économie.

Ainsi M. Larivée cessez de vous encenser—ne vous chagrinez pas de ce petit contretemps—vous le savez, il n'y a point de bonheur parfait sur cette terre.

Le *Scie Illustrée* compte au nombre de ses satellites M. Lecompte, rhétoricien en herbe. Ce jeune Monsieur a tenu les planches à St. Sauveur et joue les rôles tragiques.

Nous disons comme les autres, que ses gestes sont nobles, ses grimaces expressives et qu'il chausse le cot hurne assez bien pour un jeune séminariste qui n'a pas encore secoué la poussière des bancs de l'école—mais il y a loin de cela à soutenir que ce Monsieur respecte les règles de la Syntaxe. M. Lecompte a beaucoup écrit et écrit encore à la *Scie*. Entre autres de ses articles nous avons remarqué un petit chef-d'œuvre intitulée: "Nouvelles d'un bavard", et chef-d'œuvre n'est pas peu dire. Sa prose est indéfinissable et son style est si profond qu'on n'y voit que du feu. S'il continue, il méritera d'être classé au nombre des grands hommes du dictionnaire de Monsieur Bibaud. Sans compliment.

Nous donnerons au prochain No. des détails sur le séjour que M. de (?) Varro fit au séminaire de Québec—Si ce monsieur ne rabâse pas le ton, nous donnerons aussi les raisons qui ont contribué à le faire honteusement chasser de l'Université.

En même temps nous dirons le nom de celui qui a présidé à la mise en page du dernier No. de la *Scie Illustrée*. A bon entendeur, salut.

Nos colonnes sont ouvertes à ceux qui savent écrire. Nous ne refuserons aucun écrit, pourvu qu'il soit irréprochable sous le double rapport du style et de la bienséance. Ainsi nous invitons tous ceux qui voudraient s'exercer à l'art de la critique de n.œurs ou autre, à vouloir bien nous encourager dans notre tâche.

#### AVIS A LA CORPORATION.

Si la Corporation de Québec a une police pour défendre les citoyens et les protéger, elle doit voir à ce que l'insulte ne soit pas prodiguée impunément. Une chose triste à constater, c'est la brutale insolence, la cynique impudeur avec laquelle les charretiers insultent les personnes les plus respectables de la ville. Ces dignes messieurs se tiennent attroupés à toutes les hornes, et, non contents de l'insulte, ils se battent souvent et causent du scandale. Il est temps de remédier à un tel état de chose et c'est du devoir de la Corporation, ce nous semble, de faire monter une meilleure garde à la police.

#### GAZETTE POUR RIRE.

\* M. George P.... s'est rendu coupable d'un jeu de mot affreux à l'adresse de M. Adolphe Guérard éditeur de la *Scie Illustrée*.

C'est un benet, ce Guérard, disait Michel—Guérard répond George P.... c'est le boutte du ridicule. (Booth).

\*\* Quelqu'un disait l'autre jour: Mais dites-moi donc pourquoi Adolphe déjeuné-t-il, dine-t-il, soupe-t-il toujours à la table de son père.

— C'est répond Crispin, que le bel Adolphe s'est donné à son père!!

Diable! que peut-il lui avoir donné!

—Une dame qu'un mauvais plaisant ennuyait par la critique des crinolines, lui répliqua:

—Quand elles ne serviraient qu'à tenir les sots à distance, leur usage serait justifié.

M. A.... agronome distingué des environs de Québec, Pa doté de plusieurs produits excellents. Il y a introduit, entre autres choses, une race de porcs noirs et blancs, de petite taille, qui se nourrissent de rien, s'engraissent sans soins, et sont d'une chair fort délicate. Aussi jouissent-ils d'une grande réputation sur les marchés de cette ville, et à chaque instant M. A.... reçoit des lettres où on lui en demande. Dernièrement un brave fermier des environs lui écrivait avec force politesse:

Monsieur,

J'ai été à la dernière foire du marché St. Paul, j'y ai trouvé des cochons de votre espèce; il y avait beaucoup de bêtes, et j'y ai été bien étonné de ne pas vous y rencontrer. (!!!)

—Une dame du noble faubourg faisait ses visites en voiture; son valet de pied était frais éclos de la province et fort ignorant des usages.

Avant de sortir, la dame lui recommanda de prendre le paquet de cartes, et d'en déposer une ou deux, suivant ses ordres, aux hôtels où elle s'arrêterait.

Après plusieurs stations:

—Vous en donnerez deux ici, dit la visitense.

—Madame la comtesse, balbutie naïvement le valet consterné, il ne me reste que l'as de trèfle.

Le malheureux avait distribué un jeu de piquet!



## LE CYCLOPE,

JOURNAL LITTÉRAIRE ET SATIRIQUE

Imprimé et publié par

L. P. NORMAND,

No. 564, rue St. François, St. Roch.

PARAITRA

TOUS LES MERCREDI,

de chaque semaine.

Prix de l'abonnement:

\$1.50 cts par an.

Payable à tous les trois mois et d'avance.

Nous publierons des annonces à tous ceux qui en feront la demande, à très bas prix.

Toutes lettres ou correspondances devront être adressées au propriétaire (franc de port.)

